

Oudara Souvannavong (PG 71)

FAO Rome



Oudara Souvannavong

Oudara Souvannavong est laotien ; ayant suivi sa famille à Paris, il y reste après le départ de celle-ci. Admis dans la première promotion PG 71 et attiré par les forêts, il suit la voie civile de Nancy dans le but de retourner dans son pays. Diplômé en 1975, contraint de changer ses projets, il amorce une longue carrière dans des organismes français de recherche et développement. De plus en plus spécialisé dans la forêt tropicale et les ressources génétiques, soucieux de valoriser sa double culture et son expérience internationale, il passe les vingt dernières années de sa carrière à la FAO à Rome.

Pourquoi avez-vous choisi la voie agronomique ? Qu'avez-vous retiré de cette formation ?

Je crois que cette vocation m'est venue en classe de première grâce au père d'un de mes camarades ayant travaillé en Afrique. Idéaliste, j'ai décidé que je voulais être agronome pour nourrir la planète. J'étais très heureux d'arriver à Grignon. Avec le recul, je pense que la formation générale reçue au cours du « tronc commun » de l'Agro, quand on compare avec d'autres formations qui spécialisent de façon précoce, a été très utile pour appréhender les problèmes complexes et comprendre les questions relatives à d'autres secteurs de spécialisation que le sien. C'est un avantage quand on travaille pour le développement.

Après les deux premières années à l'Agro, je suis parti pour Nancy à l'ENGREF comme élève ingénieur civil pour me spécialiser dans le domaine forestier. Le Laos est très montagneux et couvert de forêts demandant une gestion durable.

Comment l'actualité politique en Asie a-t-elle chamboulé vos projets ?

En 1975, lorsque je suis sorti de l'école, les bouleversements politiques du Laos ont eu des conséquences importantes pour ma famille. Ma femme et moi avons décidé de rester en France et de prendre en charge mes plus jeunes frères qui n'avaient plus d'autre soutien familial.

Le fait d'avoir fait mes études en France m'a bien aidé à gérer cette situation inattendue car j'avais un réseau, celui de mes camarades de promotion, et un diplôme français. Mon premier job, je l'ai obtenu grâce à un camarade de Nancy. Même si cela a pris du temps, le bouche à oreille a bien fonctionné. Après deux ans à Aix et Montpellier⁽¹⁾, j'ai voulu me tourner vers la forêt tropicale à laquelle je me destinais. Le réseau a encore fonctionné et j'ai obtenu en 1978 un poste au CTFT⁽²⁾ (Centre technique de la forêt tropicale) en Côte d'Ivoire. Très proches des populations locales, nous travaillions dans d'excellentes conditions.

Vous continuez alors à vous spécialiser ?

Oui, initialement responsable de recherche en sylviculture d'essences de bois d'œuvre, il m'a été demandé de prendre en charge le programme d'amélioration génétique du teck en Côte d'Ivoire, après un stage de spécialisation à l'INRA. Ce fut une expérience passionnante de travailler sur cette essence précieuse, dont l'aire de répartition naturelle s'étend de l'Inde au Laos, à la fois comme sylviculteur et comme améliorateur.

(1) Je m'occupais des plans de protections des forêts contre les incendies.

(2) À l'époque ce centre, qui a changé de nom depuis, avait des pôles dans plusieurs pays d'Afrique. Il était spécialisé dans la recherche sylvicole et l'amélioration des espèces forestières locales.



On peut dire que je connais le teck sous toutes les coutures. L'évolution de mon travail vers la génétique s'est poursuivie à mon retour en France en 1984, au siège du CTFT (devenu le Département forestier du CIRAD) comme Responsable du Laboratoire de graines forestières. En 1990 je suis devenu Chef du Programme « Améliorations génétiques », coordonnant des projets menés en Guyane et dans plusieurs pays en Afrique et en Asie.

Comment passe-t-on de l'Agro à la FAO ?

Je me sentais très bien au CIRAD mais, après six ans au siège, je souhaitais repartir à l'étranger. Aucune proposition ne m'ayant été faite j'ai posé ma candidature à un poste en ressources génétiques forestières au Département des forêts de la FAO où j'étais connu. J'ai rejoint ce poste en 1992 et en 1996, j'ai été sélectionné comme Chef du groupe de la recherche, de l'éducation et de la vulgarisation dans le même Département. En 2006, lors d'une réorganisation, il m'a été demandé de coordonner les activités dans le domaine de la biodiversité, comprenant les ressources génétiques forestières, la faune sauvage et les aires protégées.

Comme la majorité des diplômés du système français de ma génération, je ne possède pas de doctorat. Ceci ne m'a pas trop gêné dans l'évolution de ma carrière

« La sécurité alimentaire durable exige plus que "des meilleurs semences et engrais". »

à la FAO, grâce à l'expérience que j'avais acquise auparavant. Aujourd'hui ce parcours serait plus difficile sans thèse. La particularité du système français n'est pas bien appréciée, notamment pour les recrutements en début de carrière. Dans un contexte international les diplômes des grandes écoles sont équivalents à des masters. Entre deux candidats d'expérience équivalente, on choisit toujours le docteur. Tous les jeunes recrutés actuellement ont ce profil. La FAO dispose d'une équipe de jeunes très brillants et pointus venant de tous les pays⁽³⁾.

À un an de la retraite, comment relisez-vous votre parcours ?

Je crois pouvoir définir un fil rouge dans ma carrière. J'ai toujours travaillé en tant que forestier dans des organisations qui ont un mandat plus vaste que les forêts, touchant à l'agriculture en général, de plus en plus dans un cadre international. C'est difficile pour un forestier (qui travaille sur le très long terme) car on fait partie d'une minorité qui n'arrive pas toujours à nous faire comprendre des autres secteurs aux préoccupations plus immédiates. Dans l'urgence, il est difficile de penser au long

terme. Bien que l'importance des services environnementaux soit aujourd'hui bien comprise, il reste toujours nécessaire de temps en temps de rappeler que la sécurité alimentaire durable exige plus que « des meilleurs semences et engrais ». Je pense qu'il serait dommage d'arriver à dissocier ceux qui produisent et ceux qui conservent car les deux actions sont liées. Il me paraît essentiel de maintenir dans tous les domaines des gens qui ont une vision environnementale à long terme. Je ne vous cache pas qu'en ce moment c'est difficile en raison de la trop grande spécialisation des agents qui empêche d'avoir une vision d'ensemble pourtant nécessaire.

Enfin, j'ai la satisfaction d'avoir contribué à quelque chose qui servira pour l'avenir, quelque chose d'utile, comme le verger à graines de teck mis en place en Côte d'Ivoire au début de ma carrière, comme le premier rapport sur la situation des ressources génétiques forestières dans le monde qui sera publié à la fin de l'année et le Plan mondial ou le Plan mondial d'action pour la conservation, l'utilisation et la mise en valeur durable des ressources génétiques forestières qui vient d'être adopté par les membres de la FAO.

■ *Propos recueillis par Solange van Robais*

(3) Ils travaillent par exemple sur l'inventaire du carbone des forêts.